

**Victor Hugo 6, l'écriture poétique, textes réunis et présentés par Ludmila Charles-Wurtz, Lettres modernes Minard, Caen, 2006. Un vol.**

La « Série Victor Hugo » de *La Revue des Lettres modernes* a choisi, pour sa sixième livraison, d'interroger l'écriture poétique hugolienne en ses fondements : rapport paradoxal au réel, processus complexes de réflexivité, enjeux vertigineux des jeux rhétoriques. Les sept contributions, dont les auteurs appartiennent au Groupe interuniversitaire de Travail sur Hugo, ne sont pas de même qualité ; mais elles forment un ensemble intéressant, et utile : on n'aura jamais fini de tordre le cou aux clichés sur Hugo poète et, surtout, de sonder ce qui meut, en profondeur, cette écriture.

Le volume souligne ce qui y fait rupture. Prolongeant d'excellents travaux sur le vers hugolien, Claude Millet montre comment celui-ci combine flux et fixité, et naturalise la prosodie en articulant ainsi rythmes poétiques et rythmes cosmiques. Anne Ubersfeld mène, à travers l'ensemble des recueils de Hugo, une « Enquête sur l'impair », qui appelle des prolongements, tant elle va à l'encontre d'idées toutes faites sur l'histoire du vers français au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le rapport de la poésie hugolienne au réel est longuement interrogé. Dans son étude sur *Les Chansons des rues et des bois*, Yvette Parent soutient que l'antéposition de l'adjectif recrée le nom, de manière à reconstruire le monde. Plus proche de la radicalité hugolienne, la belle analyse de Ludmila Charles-Wurtz analyse comment la poésie naît du réel mais se retourne contre lui, dans un échange constant entre textes poétiques et non poétiques, et entre réalité et symbole.

Deux contributions étudient la manière dont la poésie hugolienne se réfléchit elle-même. Matthieu Liouville le fait par le biais de l'autodérision que Hugo pratique de plus en plus souvent, de manière à mettre en avant une « poétique du petit » ; le poète en vient à rire avec ceux, oiseaux et enfants, qui se moquent de lui et de sa « gravité », entérinant par là un moi « stupide » qui subvertit la figure canonique du poète. David Charles, quant à lui, nous entraîne avec brio dans le savant jeu d'inversions et de reflets qui met sous les yeux de Jean Valjean la lettre de Cosette à Marius (*Les Misérables*, IV, XV, 1) : la lettre en acquiert un statut de poème, et c'est tout le recueil des *Contemplations* qui vient s'inscrire dans la béance du personnage romanesque. La paronomase, « Buvard, bavard », titre de ce chapitre, est constituée en paradigme d'autres paronomases par lesquelles Hugo force le lecteur à lire autrement le réel.

Delphine Gleizes, enfin, analyse un aspect inattendu de la réception de l'œuvre poétique : les illustrations des recueils ; elles proposent entre autres des figurations du poète et de l'écriture, et tentent de relayer, souvent en en détournant la signification, la portée discursive des poèmes.

Le volume administre à l'envi la preuve que le détail mène à la vérité, si on a la patience de le suivre : la petite fleur envoyée à Léopoldine rejoint toutes ces saxifrages qui, de recueil en recueil, croissent sur de vieux murs dont elles font éclater la pierre, exhibant la force de la poésie, aussi explosive que celle du titan se libérant du globe-prison (L. Charles-Wurtz) ; la double inversion de quatre lignes (buvard et miroir) met en abyme l'écriture poétique même (D. Charles).

La belle étude de Myriam Roman proposée en annexe du dossier central reste dans le sujet de cet intéressant volume puisqu'elle montre comment la représentation des îles anglo-normandes dans *Les Travailleurs de la mer* est travaillée par un discours utopique.

Agnès SPIQUEL